

Ignace, Etienne (1910). Les Capiékran. *Revue Internationale d'Ethnologie et de Linguistique Anthropos* V, Viena, pp. 473-482.

Les Capiékran¹.

Par l'abbé ETIENNE IGNACE, Rio de Janeiro, Brésil.

Les Capiékran, de même que les Sacamekran, les Purecamekran, les Macamekran, les Cannacagês, les Piocobgês, etc., appartiennent à la grande nation indienne des Timbiras ou Gês. Communément ils sont connus sous le nom de «Canelas» ou «Canellas», à cause de leur agilité à la course²: et en effet «canelas finas», «jambes agiles», est une expression populaire qui sert à désigner un habile coureur, et qui rappelle le ποδάκης Ἀχιλλεύς des Grecs³.

La tribu des Capiékran habite diverses «aldeias» (villages) près de la Serra dos Canelas, dans l'Etat du Maranhao, au Brésil.

Bien que déjà civilisés, ou mieux «mansos» (apprivoisés) comme disent les Brésiliens quelque peu irrévérencieusement, ils ont conservé intactes presque toutes leurs anciennes coutumes. Voilà pourquoi ils auraient dû, semble-t-il, attirer l'attention et la curiosité des savants. Or, c'est le contraire qui est arrivé: au sujet d'un peuple qu'on aurait pu étudier avec une extrême facilité on ne

¹ Les sources de cette monographie sont:

1° FRANCISCO DE PAULO RIBEIRO, Memoria sobre as nações gentias que habitam o continente do Maranhão, dans la Revista... do Instituto historico geographico brasileiro, Rio de Janeiro, 1841 t. 3 p. 184—197, 297—322, 442 sq. . . .

2° P. TIMOTEO ZANI DA BRESCIA, O. C., 'Al Parà, Maranhão e Ceara, 2^a edizione, Milano, 1905, LANZANI, Via fiori oscuri, 7.

3° L'article publié par M. ALMACHIO DINIZ, dans le journal A Bahia, 18 et 19 Mars 1902 (Bahia). — Le savant naturaliste ADOLPHO DINIZ a bien voulu mettre à notre disposition son museum d'anthropologie qui possède un grand nombre d'objets ayant appartenu à des Capiékran.

4° SPIX MARTIUS, Reise in Brasilien, II, p. 818—830, München 1828.

Cf. aussi:

CANDIDO MENDES DE ALMEIDA, Memorias para a historia... do Maranhão, Rio de Janeiro, 1860.

CESAR AUGUSTO MARQUES, Dicionario historico geographico... do Maranhão, Maranhão 1870.

B. BERREDO, Annaes historicos do Estado do Maranhão, Lisboa, 1749.

CLAUDE D'ABBEVILLE, Histoire de la mission des Pères capucins dans l'île de Maranhão, Paris 1614 et 1645.

YVES D'ÉVREUX, Histoire des choses advenues en Maragnan ès années 1613 et 1614. Du même auteur: Voyage dans le nord du Brésil, Leipzig et Paris, 1864.

² Les Timbiras sont fort célèbres dans la marche et la course, et toute la nation des Gês possède un tendon d'Achille très puissant: c'est le peuple qui a octroyé aux seuls Capiékran un caractère en réalité commun à tous les Timbiras.

³ SPIX MARTIUS appelle les Canelas «Corume-crans»: «Man rühmt ihre Schnelligkeit im Laufen, mit der sie es einem Pferde gleichthun sollen.» Reise in Brasilien, II, p. 822.

rencontre que fort peu de données dans les livres; les savants ne s'en occupent guère.

D'où vient cette lacune? Deux raisons, nous semble-t-il, expliquent parfaitement cette négligence. En premier lieu beaucoup, par une grossière erreur, s'imaginent que par le fait de devenir pacifiques, les Indiens s'«européanisent», se métamorphosent instantanément, et perdent entièrement tous leurs caractères primitifs. La seconde raison est que bien des explorateurs sont plutôt des aventuriers qui préfèrent traverser les forêts vierges, et dédaignent d'étudier de près et avec patience les mœurs d'un peuple. Il leur semble plus glorieux de pouvoir écrire qu'ils ont rencontré telle tribu féroce, que d'habiter quelques mois avec une tribu pacifique en vue de fournir des données sérieuses à l'anthropologie et à l'ethnologie.

Les capucins italiens de la province de Milan sont chargés de l'évangélisation des Canelas. Ils ont établi différentes missions, particulièrement à Barra do Corda, dans le Alto-Alegre, à Grajahù, etc.

Personne n'est mieux placé, pour écrire une étude de ce genre, que ces religieux: d'autant plus que l'un d'eux, Frei ESTEVAM DO SEXTO, actuellement au Convento do Carmo, à São Luiz du Maranhão, a été déjà à Barra do Corda et dans le Alto-Alegre, et qu'un autre, Frei ROBERTO, vit actuellement à Barra do Corda. En attendant avec impatience une monographie complète qui devrait sortir de cette source si compétente, nous nous autorisons du manque de documents pour aborder ce sujet. D'ailleurs ce terrain ne nous est pas absolument interdit, puisque au commencement de l'an 1902, onze Indiens Canelas de Barra do Corda ont fait un séjour de quelques semaines à Bahia. Partis de fort loin, le 31 janvier 1902, dans l'intention d'aller réclamer du secours et des instruments de travail à Rio de Janeiro, par des chemins impraticables ils atteignirent Joazeiro sur les rives du fleuve São Francisco; et c'est à cet endroit seulement, c'est-à-dire après 150 kilomètres environ parcourus à pied, qu'ils prirent le train qui les devait amener à notre ville de São Salvador. Et un an plus tôt quatorze individus Canelas avaient déjà fait une apparition à Bahia.

I. Régions habitées par les Capiekrans.

Les Canelas se sont groupés dans le haut Maranhão, près de la Serra dos Canelas¹; ils forment particulièrement deux centres, celui de Grajahù et celui de Barra do Corda. Grajahù est une petite ville de 2000 habitants, aux environs de laquelle se trouvent les villages de Tanabra, Urubù et Genipare, habités par les Indiens Guajajaras, Urubùs et Gaviões; et près de ceux-ci on rencontre quatre villages canelas, à savoir: Dois Braços, Ponto, Jacaré, Mocura. C'est non loin de ces «aldeias» que les religieux capucins établirent la mission et colonie du Alto-Alegre, tristement célèbre par le massacre du 14 mars 1901².

¹ La chaîne de montagnes Serra dos Canelas court du nord-est au sud-ouest, entre 5° 40' et 6° 35' de latitude, et entre 46° 16' et 46° 46' de longitude occidentale.

² La colonie de S. José da Providencia, dans le Alto-Alegre, fut attaquée le 14 mars 1901. De longue date les «caboclos» révoltés de Pindaré, de Maracásuné et de Grajahù, avaient médité

A Barra do Corda même¹, ainsi que dans les environs de cette ville, il existe des groupes de Capiékran qui vivent près des Indiens Craméros et Crarros².

Et c'est dans cette région que MARTIUS rencontra les Corumecrans (Canelas), «zahlreiche Horden, welche in den zum Teil von Wald entblößten höheren Gegenden zwischen dem Alto-Mearim, dem Alpercatas und Itapicurù umher-schweifen»³.

II. Caractères physiques.

Il n'est pas question ici de développer les caractères communs à tous les Indiens de l'Amérique du sud et du nord, comme la largeur des incisives, le poli des molaires, la descente du foie plus bas que dans la race blanche, la proéminence des os zygomatiques, l'aplatissement de la poitrine, etc., toutes choses que relèvent de l'indianologie générale. Il suffira, pour le but poursuivi, d'établir les principales particularités anatomiques et somatologiques des Capiékran.

¹⁰ Leurs yeux sont petits et noirs. Leurs pommettes sont saillantes, et leur visage prognathe. Les dents incisives sont aiguisées en pointe, les oreilles sont allongées et descendant sur les épaules: particularité dûe à l'usage des pesants *couï* que les Canelas suspendent à la partie inférieure des lobes. Et l'on sait d'ailleurs que ce curieux usage n'est pas l'apanage exclusif des Capiékran. Les Aguitequedichayas qui habitaient une montagne du Paraguay appelée d'abord Santa Lusía puis San Fernando, ainsi que les Lingoas⁴, avaient de longues oreilles qui leur tombaient sur les épaules.

Cette exagération ou prolongement démesuré du lobe inférieur de l'oreille est l'une des particularités les plus intéressantes de la tribu en question, surtout si l'on ajoute que, par une pudeur curieuse, les Canelas reçus à Bahia

l'assaut de Grajahú, du Alto-Alegre et de Bo. Les Indiens du Prata, l'Arájal et de Jejã se levèrent également en masse contre les missionnaires. Le prétexte de cette révolte était le meurtre d'un chef indien par un Européen; en réalité ce furent les menées sourdes des francs-maçons qui fomentèrent la sédition.

Non seulement les Canelas ne prirent pas part au carnage, mais encore pour repousser les assassins, 200 Capiékran partirent de Barra do Corda.

Tout récemment un journal «clérophobe» de Rio de Janeiro, *Correio da Noite*, dans son édition du 8 janvier 1909 rappelait ce massacre. Et en se basant sur les déclarations de l'un des séditieux, Siacri Curicira, il accusait les Pères Capucins de grands forfaits: infanticides, viol des jeunes filles, etc. La campagne déloyale a été mal accueillie. Le témoin de ces crimes est suspect *a priori*: car c'est l'un des Guajajaras révoltés. Si les faits narrés étaient authentiques, il y a longtemps que les «Trigonocéphales» du Maranhão en auraient profité. Et puis le chef des Guajajaras, Frederico, nommé par le gouvernement, aurait poursuivi les religieux devant les tribunaux, si ceux-ci avaient été tellement coupables. Une simple réminiscence: le patriarche de Ferney n'a-t-il pas dit: «Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose»?

¹ Santa Cruz da Barra de Corda (5° 3' lat. sud et 47° 6' long. occid.) est baignée par les rivières Mearim et Corda. Fondée par Manoel RODRIGUEZ UCHÔA et RAIMUNDO PACIENTE, déjà en 1870, elle abritait 5000 habitants.

² D'après MARTIUS ce sont les Macamekrans «welche auch Carauús genannt werden», p. 819, *Reise in Brasilien*.

³ *Reise in Brasilien* II., p. 822.

⁴ Chez les Mundurucus aussi les oreilles sont percées de grands trous dans lesquels on introduit des morceaux de bois.

retiraient leurs *couï* et enrroulaient le lobule autour du pavillon externe de l'oreille!

2^o Né se mariant pas avant 22 ans, les Canelas engendrent des enfants forts et robustes; c'est ce que l'on pouvait vérifier aisément dans les onze Indiens susdits. Naturellement disposés à la lutte, ils ont les mains petites, les bras peu développés. Les pieds sont aussi petits et les jambes ont une longueur proportionnée au corps. Thomas, l'un des onze voyageurs, avait le gros orteil séparé des quatre autres, car ce «caboclo» était chargé de grimper sur les arbres.

3^o Leur chevelure est longue et noire; mais par contre ils ont peu de barbe et de moustache, ainsi que chez la plupart des Indiens. Les sourcils sont rasés ou arrachés; les aisselles se recouvrent à peine d'un léger duvet: le corps dans l'ensemble est imberbe et glabre. Et cela provient particulièrement de la pratique de l'épilation systématique, usage presque général chez les Indiens de l'Amérique. Et les autres facteurs capables de provoquer l'affaiblissement du bulbe pileux et la chute des poils, comme le climat, la nourriture, les vices contre nature, etc. ne semblent pas avoir de l'importance dans l'espèce.

4^o La couleur des Indiens qui nous intéressent présentement, est le bronze véritable. Et c'est un détail à retenir, car au point de vue de la coloration du pigment il se trouve en Amérique trois races indigènes: les Indiens blancs, les jaunes, et les Peaux-Rouges.

III. Mœurs.

En général les Canelas sont vêtus aujourd'hui comme les civilisés, excepté toutefois les enfants. Les armes sont l'arc et la flèche. Aux oreilles nos Capiékran portent des *couï*. On perce les lobes des enfants des deux sexes pour y adapter un petit bois cylindrique dont les dimensions croissent à mesure que le petit «caboclo» avance en âge: chez les individus adultes on rencontre des *couï* de 0,025 mètre d'épaisseur sur 0,045 mètre de diamètre. Pour ces *couï* on emploie le *pao-santo* ou l'*acupù*, bois très dur et noir que l'on peint de rouge¹ avec la couleur extraite de la baie du *pirocù*.

Les Canelas aiment le tabac, mais, chose inouïe chez les Indiens, ils répudient les boissons alcooliques. Leur alimentation consiste presque exclusivement en gibier et en poissons. Si la viande de bœuf leur est presque inconnue, ils ont pour se dédommager la chair des pacas, des cerfs, des cotias, des trahiras et des piranhas. Ils cuisent tous leur aliments sur un feu allumé au briquet. Ils assaisonnent tous leurs mets de sel, et, à cause de cela, ils boivent beaucoup d'eau. Cet usage si abondant du sel suppose un peuple qui a dû habiter autrefois les bords de la mer; et, en effet, nous prouverons plus loin que les Capiékran appartiennent à la nation timbira qui habitait les côtes du Maranhão.

L'instruction chez les Canelas est encore négligée; la grande majorité à Barra do Corda ne sait pas lire. La médecine fort primitive est exercée par

¹ On sait par YVES D'EVREUX p. 112, Mission du Maranhão, que les Indiens du Maranhão «se frottent d'huyles de palme de rocon et de junipape». Le *rocù* (*bixia orellana*) donne une teinture rouge, et la *genipa americana* une teinture bleue.

des empiristes et des charlatans, appelés *kai*, dont toutefois les recettes ne sont pas toutes à dédaigner: v. gr. ils guérissent les coliques au moyen d'une infusion de feuilles d'araça dans laquelle ils jettent quelques cristaux de sel marin. Quant à l'élevage il ne comprend que les bestiaux et les araras.

Les Canelas dorment sur des nattes étendues sur le sol; et ce détail est d'une importance capitale pour la classification des tribus, comme d'ailleurs l'usage du hamac chez bon nombre des peuples indiens.

Au-dessus de la vie familiale et sociale règne le *toto* ou chef de village, chargé d'exercer la justice et de traiter des mariages (*nossikoa*). Les Canelas ont la monogamie et respectent les liens de la consanguinité dans le premier degré; ils ne se marient jamais avant vingt-deux ans. Par contre déjà dès l'âge de huit ou dix ans, le petit garçon jette son dévolu sur une petite fille selon son cœur; et durant tout ce long temps des fiançailles on se surveille de part et d'autre, et l'on ne parfait le mariage que vers l'âge de 22 ans. A cet effet le chef ou *tuchawa* détermine le jour précis et envoie aussitôt chercher du miel sauvage et des *capibaras* ou grosses fourmis noires. On conserve ces dernières quelques jours durant dans une citrouille *couïa*¹ pour irriter ces insectes par la faim, et ces animalcules sont condamnés au jeûne forcé jusqu'au jour de l'épreuve. Ce moment arrivé, le jeune fiancé, en signe de fidélité conjugale et pour montrer son courage, doit prendre les *capibaras* excitées dans le creux de ses mains. S'il parvient à résister à la douleur, il est déclaré digne de se marier². Alors commencent les derniers préparatifs pour les noces. Dès la veille la mère de l'épouse a soin de se diriger vers la hutte du jeune homme pour y déposer la natte sur laquelle dormait sa fille. Et le jour des noces, au soir, on fait un régal avec du miel sauvage, du gibier et différentes boissons fermentées, parmi lesquelles il faut citer la *grapa*, extraite de la canne à sucre, et le *tucupy*, tiré du manioc³.

En dehors de ces réjouissances éventuelles, il y a des fêtes à jour fixe. Celles-ci, comme d'ailleurs les chants qui servent dans ces circonstances, sont peu connues. En tout cas on peut citer au moins les deux principaux instruments employés dans ces solennités. Ce sont le *cutoin* (tambour) et l'inévitable *maraca*⁴ ou petite calebasse de la grosseur du poing et renfermant quelques cailloux.

¹ Ce sont des vases légers, obtenus des fruits du calebassier. C'est ce qu'on appelle au Venezuela des «toutoumas». Quelques-uns des ces vases présentent une délicate ornementation et des couleurs inattaquables à l'eau.

² Au Nianza les Bahutus crachent sur l'épouse pour signifier qu'ils se l'approprient! L'épreuve des fourmis se rencontre chez d'autres tribus de l'Amérique du sud; v. gr. chez les Maués, la fourmi *caua*.

³ SIMÃO DE VASCONCELLOS énumère jusqu'à 32 boissons fermentées préparées par les Indiens.

⁴ Le *maraca* est une gourde creuse, renfermant quelques cailloux, et celui qui veut implorer le génie supérieur vient lancer quelques bouffées de tabac sur cet instrument. Sous des noms divers et des formes peu différentes, le *maraca* se retrouve chez beaucoup de tribus. Chez les Tupis il était d'un usage moins mystérieux et plus général. C'était une calebasse ovale, ornée des plumes rouges et bleues de l'arara. Un manche orné le traversait, et des graines retentissantes résonnaient quand on agitait le *maraca*. Le même instrument reparait dans l'Amérique du Nord sous le nom de *chichoukoué*. C'était ce que ROULOX BARO appelait dans son langage naïf «le diable porté dans une calebasse». Les Mongoyos à leur tour se servaient de l'ono-

IV. Religion des Canelas.

En fait aujourd'hui les Capiékran de la Barra do Corda sont baptisés dans la religion catholique. Au point de vue religieux on peut les décrire d'un mot en disant que ce sont des catholiques ayant conservé des pratiques superstitieuses. Ils portent, en effet, au cou une pierre qui n'existerait que sur leur terre et qui préserverait de tout mal, de toute infirmité. Ce talisman supposé s'appelle *ken*, et il semble qu'il n'est pas bien fidèle à ses promesses, puisque des onze Indiens venus à Bahia en 1902 plusieurs tombèrent sérieusement malades.

Les Capiékran respectent les défunts; mais leurs funérailles sont simples. Ne connaissant pas l'usage des *igaçabas*¹, ils se contentent de confier les cadavres à la terre.

Mais quelles étaient les croyances primitives des Canelas? En quoi consistaient leurs anciennes religiosités? Il semble qu'à travers certaines coutumes on puisse lire le passé; d'ailleurs plusieurs restes, comme l'usage du *maraca*, peuvent appuyer cette reconstruction historique.

Nous sommes en présence d'une tribu ayant des principes de morale². Non seulement on y trouve la monogamie, mais encore la proscription de la fornication. Le transport du lit de l'épouse à la veille des noces est un acte symbolique qui signifie que seulement par l'union conjugale le jeune homme a droit de partager le lit d'une femme.

La présence du magique *maraca* et la parenté des Canelas avec la famille Timbira font conclure que les Capiékran n'avait pas eu de religion bien établie³.

matopée *kekiekh* pour désigner le *maraca*. L'onomatopée *chichoukoué* est différente parce que dans l'Amérique du nord on introduisait des corps légers dans la calebasse; les cailloux employés par les Mongoyos imitent plutôt le son *kekiekh*.

¹ *igaçabas*: ce sont des urnes funéraires dans lesquelles on déposait les cadavres.

² Cette pureté des mœurs ne se rencontre pas chez tous les peuples de l'Amérique. Les Knistenaux offraient leurs femmes aux étrangers. Les Abbayas, les Guanans et les Guayanas du Paraguay pratiquent l'avortement. Les Tupinambas et beaucoup d'autres tribus avaient la coutume de donner des femmes aux prisonniers de guerre pour les «engraisser», disaient-ils, avant de les dévorer. Les Chambioàs, les Carajas, les Curajahis et les Javaes admettaient la prostitution des veuves. Les Cayapos sont connus par la coutume de la communauté des femmes; et ils ont pour imitateurs les Dabucurys. Les Mundurucus avaient pour principe qu'il était licite d'avoir autant de femmes que l'arc pouvait en sustenter. D'ailleurs, on ne doit pas exagérer la chasteté des Canelas, d'après les renseignements fournis par MARTIUS sur les Timbiras: «Die Keuschheit der Töchter bewahren sie mit Eifersucht; gegen die der Weiber sind sie gleichgültig». *Reise in Brasilien II*, p. 824—825.

³ Ce sujet est délicat et fort discuté. Il semble cependant bien établi qu'il existe dans l'Amérique du Sud des tribus sans aucune croyance religieuse. Le missionnaire jésuite SIMÃO DE VASCONCELLOS (lib. II, p. 17, *Noticias antecedentes . . . Chronica da Companhia de Jesus*) le déclare formellement. Nous reviendrons sur ce sujet avec des preuves à l'appui dans un travail à part. Si beaucoup des formes religieuses inférieures ne sont que des déformations d'une religion primitive, on ne voit pas pourquoi chez certaines tribus des Amérindiens la «déformation» n'aurait pas été poussée jusqu'à l'irréligion.

Pour ce qui concerne les Capiékran on ne peut mépriser le témoignage du célèbre MARTIUS: «Überhaupt haben sie (die Gês) keine Vorstellung von einem göttlichen Wesen, und ihre Metaphysik beschränkt sich auf die Annahme von Zauberkraften bei einzelnen von ihnen, denen sie deshalb mit scheuer Furcht begegnen». *Reise in Brasilien II*, p. 825.

V. Langue.

Il n'est pas possible de décrire ici tout le vocabulaire, ni toute la grammaire des Canelas. Il suffit pour les conclusions à tirer de ce travail de donner le recueil des mots principaux.

<i>Mé-pan-ka-ti</i> Dieu	<i>vèvé</i> papillon
<i>rópo</i> chien	<i>cui</i> bois des oreilles
<i>ouri</i> trompette	<i>toto</i> chef de village
<i>amicré</i> danse	<i>ronzé</i> hameau
<i>cutoin</i> tambour	<i>ouacon</i> quati
<i>cou</i> eau	<i>uaçassaco</i> coq
<i>couschi</i> feu	<i>min</i> caïman
<i>menikoa, nossikoa</i> mariage	<i>orobo</i> chat des bois
<i>cangon</i> serpent	<i>ammikrou</i> le soleil
<i>podoré</i> paresse	<i>puduré</i> la lune
<i>flua</i> flèche	<i>mékran, kran</i> tête
<i>cuhé</i> arc	<i>mé-papan</i> esprit mauvais
<i>ikré</i> maison	<i>karrou</i> livre
<i>puriti</i> bœuf	<i>nhi, nhen</i> viande
<i>puritikrans</i> tête de bœuf	<i>culumin</i> bébé
<i>boré</i> chef	<i>grapa</i> boisson sucrée
<i>kai</i> sorcier	<i>tucupy</i> boisson du manioc
<i>ken</i> talisman	<i>maraca</i> instrument de musique.

VI. Classification.

A quelle nation se rattachent les Capiékran? Quelle place occupent-ils dans l'arbre généalogique des peuples de l'Amérique? A dire vrai, la réponse n'est pas aisée. La classification des tribus a rebuté bien des savants. Les opinions sont très variées sur ce point. A défaut de critique externe ou de témoignages historiques, on en est réduit la plupart du temps à la critique interne; or celle-ci est fort difficile à manier. Bien plus, au lieu d'appliquer à l'ethnologie les procédés de la critique historique, souvent on a pris pour critérium de classification des principes arbitraires qui ont abouti à des généalogies mal établies, voir absurdes.

Les différents critères employés sont: les indices céphaliques, la linguistique, la distribution géographique des tribus, la comparaison des mœurs, les dénominations des tribus, les religiosités. Aucun de ces critères séparément pris ne saurait donner la certitude; mais quand plusieurs en sont réunis dans un cas déterminé ils peuvent donner une certitude morale ou une considérable probabilité.

Appliquons ce critérium global aux Canelas; et nous aboutirons à conclure ce que l'on sait d'autre part sur la foi de témoignages historiques, que les Capiékran se rattachent à la grande nation Timbira.

	Canelas	Comparaison avec les autres tribus
Caractères anthropologiques	couleur bronze	idem chez Aymorés (caraïbes) et Guaranis
Langue	eau <i>cou</i> feu <i>couchi</i> coq <i>uaçassaco</i> — prédominance de l'aspiration	en Guachi <i>euak</i> ; en Cayapo <i>inco</i> en Chavante <i>kusché</i> en Mundurucu <i>ouaichacasa</i>
Mœurs	épreuve des fourmis <i>maraca</i> épilation les cheveux longs usage de se coucher sur natte cérémonies du mariage usage du tambour médecins sorciers usage de «batoques» aliments cuits au feu emploi du sel les calebasses <i>couï</i> l'enterrement des morts élevage des araras	les Mauhés ont la fourmi <i>caua</i> (<i>Cryptocerum atratum</i>) Roucouyennes, Tupinambas (mais les Roucouyennes incinèrent les cadavres) usage presque général chez les Indiens chez les Guatos de Matto-Grosso (ceux-ci sont polygames); Parintintins, les Cauixanas, les Sacamekrans (Timbiras) chez Boruns, Goytocases, Goyanazes, Tupinambas identiques chez les Tembés (mais ceux-ci dorment dans des hamacs) chez les Cherentes toutes les tribus les Aymorés, les Boruns, les Mundurucus chez les Goyanazes, Sacamekrans (Timbiras) chez les Timbiras des côtes du Maranhão chez les Tremembais du Maranhão, les Botocudos chez les Mundurucus (polygames), les Guajajaras (Timbiras)
Le nom de la tribu	Capiekrans	les terminaisons <i>kran, kren, kling, kleng</i> , appartiennent aux tribus Gês, (Timbiras) (de même que la terminaison <i>oto</i> indique une affinité caraïbe)
Position géographique	Canelas vivent près de la Serra dos Canelas	près des Canelas on rencontre les Guajajaras, les Urubüs, les Gaviões, les Cramereros, les Crarros au Maranhão il y a des tribus Tupinambas et Timbiras, Gamellas, Cupinharos

Dans le tableau précédent il appert clairement que les Canelas se rattachent aux Timbiras. La couleur du pigment et les indications céphaliques, les usages principaux (la sépulture en terre, l'usage de la natte, du sel, du tambour, etc.) sont ceux des tribus timbiras. La langue est presque identique à celles des Guajajaras et des Sacamekrans. La dénomination «Canelas» confirme cette parenté: car on sait que les Timbiras sont très voyageurs et très habiles dans la course. Le nom indien «Capiekrans» possède la terminaison *kran* qui sent son Timbira à cent lieues à la ronde. De plus la position géographique elle-même, loin d'être un obstacle, fournit un nouvel appui à cette

affirmation : car partout les Canelas ont des Timbiras pour voisins. Pas même le fait de l'inimitié des Capiekrans avec les Sacamekrans ne saurait être une objection ; car s'il est vrai que les frères ne sont pas toujours amis, il est encore plus vrai que les peuples de même race ne sont pas toujours des alliés. Enfin l'autorité de MARTIUS fournit un nouvel appui à la classification susdite. Le savant explorateur, en effet, réunit les Timbiras en trois groupes : les Timbiras da Mata, les Timbiras de Canella fina, et les Timbiras de bocca furada (les Aponegicrans ou Ponegicrans, les Ponicrans, les Purecamekrans ou Ponecamekrans et les Macamekrans ou Caroués)¹.

VII. Histoire de la tribu.

Il est donc établi par la classification précédente, comme d'ailleurs par l'aveu des propres Canelas, que ceux-ci descendent de la grande famille Timbira. Et en effet, à l'exception des Guajajaras, toutes les autres tribus timbiras ont des dénominations terminées par *kran* ou *gês* : Capiekrans, Sacamekrans, Xomekrans, Purecamekrans, Macamekrans ; Crygêz, Augutgês, Piocobgês, Cannacagês, etc.

De leur histoire à l'époque précolombienne on ne possède aucune donnée. Il faudra donc nous restreindre aux années qui suivirent la conquête du Maranhão.

Les Capiekrans habitaient primitivement les côtes du Maranhão et ce fait est confirmé par l'emploi du sel fait par ces Indiens pour assaisonner les aliments. Sans cesse attaqués et harcelés par les Portugais, ils durent reculer et chercher un asile sur les hauteurs de la montagne à laquelle ils donnèrent leur nom, Serra dos Canelas.

C'est sur ces sommets où ils se croyaient à l'abri de tout danger, qu'ils furent poursuivis. DOMINGOS LOPES, successeur de son père MANOEL LOPES dans le commandement de Pastos Bons, de 1793 à 1803, fit de nombreux prisonniers, particulièrement des femmes et des jeunes garçons. Les Capiekrans à leur tour se vengèrent de ces pertes en commettant toutes sortes de déprédations, et en dévastant les fazendas. De leurs violentes attaques eurent à souffrir particulièrement les villages de Campo largo, Pico, Barreiras, Sitio ruim, Sitio do Padre, São Felix, Nazareth, Boa Vista, Cajazeiras, Boa Esperança, Serra, Bom Successo, Maté, Dois, Irmãos Maravilha, Arrayal, Gameleira, Santa Anna, Cajueiro. São João, Conceição, Santo Anastasio, Mocambinho, Olhos d'Agua, Morcegos, Fazenda Grande, Angical, Salinas, Genipapo, Lagôa, S. Pedro.

C'est alors que les propriétaires décidèrent d'en finir ou par la guerre ou par la paix. Et l'occasion opportune ne tarda pas à se présenter. En 1814 les Capiekrans entrèrent en guerre avec leurs ennemis implacables, les Sacamekrans ; mais ils furent vaincus par ces derniers. Au même moment l'«alferes» (sous-lieutenant) Joaquim Alvares de Abreu Guimarães Picaluga marcha contre eux et leur proposa la paix. Les Canelas n'y firent pas d'opposition. Alors descendit de la montagne leur chef suprême qui avait le nom Tembê : le barbare puissant vint désarmé vers la troupe, accompagné seulement par sa

¹ Reise in Brasilien, II., p. 822.

confiance et son audace. Il reçut le meilleur accueil de la part des Portugais, qui lui offrirent un bœuf, du tabac et quelques vieux couteaux. Content de ces démonstrations de probité, il fit quelques signaux, et les siens descendirent de la montagne et se réconcilièrent avec les «Emboabas»¹. Il fut déclaré qu'on serait des alliés, que les intérêts seraient communs, que les Indiens recevraient des instruments de culture et s'établiraient près des Portugais. Mais rien ne remplit davantage de joie le cœur des sauvages, que la promesse faite par les civilisés d'aider les Canelas à anéantir les Sacamekrans.

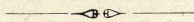
Se basant sur ces promesses, les Canelas se retirèrent pour recueillir les fruits de cette année et vinrent s'établir à Buritizinho, à l'ouest de l'Itapicurù, en vue de faire la guerre aux Sacamekrans. Ceux-ci apparurent en effet en 1815, mais il furent vaincus par les alliés, et pour la première fois ils demandèrent un traité de paix.

Les Portugais ne surent pas diriger les Canelas encore sauvages. Ils laissèrent ces Indiens errer sans subsistance et, par conséquent, ils les exposèrent au vagabondage et au vol, au lieu de les discipliner et de les organiser en villages.

On commença à se plaindre partout des Canelas, à Pastos Bons, à Caxias, etc. Pour finir on pensa d'abord à les transporter dans l'île de Maranhão. On voulait leur appliquer les articles 1 et 2 du § 2 de la charte royale envoyée à Minas Geraes le 2 décembre 1808 au sujet des Botocudos. Mais le gouverneur de la province s'y opposa. On résolut alors de les attirer traîtreusement à Caxias sous le faux prétexte d'une guerre contre les Sacamekrans. Une fois invités les Capiekrans accoururent en masse, mais se voyant trompés ils se mirent à tout voler. Et cette conduite ayant exigé des châtimens, on emprisonna un certain nombre de Canelas, on en fustigea d'autres et en particulier la femme du chef Tembê. Celui-ci étant accouru pour intercéder en faveur de sa femme, fut battu à coups de verges. On alla jusqu'à extraire le lait des femmes. Pour comble de malheur, les Capiekrans furent atteints de la petite vérole. Sans remèdes ils mourraient comme des mouches. Les misérables désespérés se dispersèrent et s'enfuirent; mais un certain nombre d'entre eux furent fusillés à S. Yosé à 14 lieues de Caxias.

Ceux qui échappèrent au carnage propagèrent dans les «sertões» la petite vérole, appelée par les Indiens *pira-cupé*, «la gale des Européens».

Quelques petits fragments de ce peuple se maintinrent jusqu'à 1841 sur les côtes Est du Grajahù et à l'Ouest d'Itapicurù. Ce sont eux qu'on appelle les Canelas du Maranhão.



¹ Surnom donné par les Indiens aux Portugais.